

Quoiqu'il en fût, on se mit avec eux sur un pied d'accord tel que bientôt les deux caravanes n'en formaient plus qu'une seule.

Pendant ce temps, sir William, voyant toute apparence d'hostilité évanouie, s'en alla chasser l'antilope dans les fourrés voisins.

Catherine, qui d'abord avait manifesté une frayeur toute naturelle à la vue des Arabes, s'était laissée convaincre par Paul, de leur parfaite neutralité, et prenait maintenant part aux propos que l'on échangeait, doucement assis sur l'herbe devant la tente.

Complètement rétablie, elle animait la conversation de son charme personnel, faisant oublier jusqu'aux misères du pays dans lequel on se trouvait.

Criquet, lui, était invisible.

Il se tenait sans cesse auprès du groupe d'éléphants, caressant les larges flancs des monstres, mesurant d'un œil avide la hauteur de leur dos et leur parlant avec conviction, comme à des camarades.

— Je tiens mon affaire, se dit-il. Encore un de mes rêves qui s'accomplira.

Et, oubliant la présence des nègres, il esquissait des élans, comme s'il voulait sauter d'un bond sur l'énorme carrure des pachydermes.

Le reste de la journée s'écoula ainsi avec une vitesse incompréhensible, et lorsque vint l'heure du repas, de Sambry voulut sceller cette amitié passagère mais bienfaisante, en invitant à sa table les Arabes, qui acceptèrent avec empressement.

Depuis longtemps on n'avait eu pareille fête de famille.

XX

VOLEUR NOCTURNE

Ce n'était plus un souper, c'était quasi un banquet.

William Darly, revenu de la chasse, avait déposé dans la cuisine de Nkéré, à part une superbe antilope, tout un essaim de menu gibier à plumes, que la négresse s'empressa de préparer.

Tout cela fut arrosé d'un excellent verre de vin, que de Sambry avait tenu à déboucher en l'honneur de ses convives.

De la sorte on faisait table animée, ce qui revient à dire que la conversation allait bon train.

Le chef blanc mit cette circonstance à profit, pour soutirer aux Arabes le plus de renseignements possible, quant aux contrées qu'ils allaient devoir parcourir.

Il apprit, entre autres, que les marchands d'ivoire étaient fort connus à Nyangwé, d'où ils venaient; que cette ville arabe est le siège commercial des négriers et que les étrangers qui y séjournent doivent avoir bon œil et bon bras, s'ils ne veulent pas être dévalisés.

Naturellement de Sambry parla de Calao et de Palimbo.



SIR WILLIAM CHASSA L'ANTILPE. (P. 232.)

Au grand étonnement des explorateurs, les Arabes froncèrent le sourcil, en entendant prononcer ces deux noms.

— Connaissez-vous ces chefs? demanda l'un d'eux.

— Oui, et de très près, fut la réponse.

— Ils vous ont occasionné quelque vilénie, sans doute?

— Mieux que cela, intervint Harris; nous avons été leurs esclaves.

Un cri de rage sortit de la gorge des trafiquants.

— Leurs esclaves! exclamèrent-ils tous ensemble.

— Absolument.

— Et Mademoiselle Cathérine aussi ?

— Elle également.

Un formidable juron, gros comme un orage, fut lancé par l'Arabe qui avait causé anglais, et instinctivement sir William, entendant cet éreintement saugrenu, ne se souvint que d'une chose, c'était que sa langue maternelle était employée, et il se mit à joindre une malédiction plus intense encore, à celle de son compatriote, à la grande hilarité des autres compagnons, qui ne rièrent pas peu de ces deux colères britanniques.

Criquet se tordait et alla taper sur le dos de sir William.

— Mes sincères félicitations, dit-il.

— Pourquoi ? demanda l'Anglais, étonné.

— Pour le beau speech que vous venez de prononcer, en présence de Cathérine.

— Un speech ? Je n'ai pas prononcé de speech ; j'ai tout simplement juré.

— Ah, vous appelez cela jurer, vous ?

— Ce n'est pas prier, ce me semble.

— Eh bien, franchement, dans mon bon pays de Belgique on jure tout comme ailleurs, mais je vous garantis que ce n'est que de la petite bière à côté de vos jurons. A vrai dire, moi je nomme cela détonner.

— Détonner ou jurer, c'est tout comme, conclut flegmatiquement l'Anglais.

Puis, se grattant le front, et regardant Cathérine :

— Il est vrai que j'aurais dû me contenir un peu en présence d'une dame, ajouta-t-il.

La jeune fille sourit de toutes ses dents.

— Je vous pardonne, sir William, dit-elle. D'ailleurs, ne sommes-nous pas en Afrique, où tout est permis ?

C'est égal, je tâcherai de ne plus m'emporter, fit l'Anglais un peu confus.

— Cet intermède amusa beaucoup la compagnie, qui en revint bientôt aux choses sérieuses.

Sur l'insistance des Arabes, Henri fit la narration de leur captivité au lac Iki, des mauvais traitements que leur avaient imposés les négriers, des privations et des misères qui leur étaient tombées en partage un moment, de l'existence infortunée qui avait courbé leurs membres durant un temps aussi long.

Pendant ce récit, les Arabes ne déguisèrent nullement leur colère contre Calao, et il y eut jusqu'à Mwama, d'ordinaire d'une méfiance outrée, qui dut reconnaître la sincérité du ressentiment des marchands d'ivoire.

— Ce Calao est un assassin, qui mérite d'être rossé d'importance par les Européens, dit le chef Arabe.

— Il l'a déjà été par nous, répondit de Sambry.

Les convives ouvrirent de grands yeux stupéfaits.

— Vous dites ? demanda l'un d'eux.

— Que Calao et ses hommes ont été rossés par nous, répéta le chef blanc.

— Et tué, ajouta Criquet avec conviction.

— Dites plutôt blessés, fit de Sambry.

— Non, tué, confirma le Bruxellois. Mwama l'a tué, j'en suis absolument certain.

— N'exagérez donc pas, mon ami ; rien ne vous garantit qu'il soit mort.

L'Arabe avait réfléchi.

— Calao vit, dit-il, puisque hier encore nous l'avons vu.

D'un mouvement spontané, les explorateurs cessèrent de manger.

— Hier ! exclamèrent-ils ; où cela ?

— Tout près d'ici. A une journée de marche.

— L'avez-vous réellement vu ?

— Aussi vrai que je vous vois. J'ajouterai même qu'il était fort malade, ce que ses hommes ont voulu d'abord nous cacher ; mais nous nous sommes bien vite aperçus qu'il s'agissait d'une blessure qu'il avait reçue.

— Celle de Mwama ! s'écria Criquet, en buvant d'un trait son verre.

— Comment le savez-vous ? interrogea de Sambry.

— Parce que sa poitrine et son cou étaient enveloppés de linge, répondit l'Arabe.

— Cette blessure est-elle mortelle ?

— Je l'ignore, mais ce que je sais, c'est qu'elle doit le faire souffrir horriblement, car son corps de fer se ployait sous les douleurs.

Mwama ne disait rien, mais son œil brillait d'un éclair fauve, et doucement il dit à sir William :

— Une autre fois je viserai plus juste.

— Que diable ! Pareille vipère, il faut la tuer du coup.

Cependant le marchand d'ivoire, complétant ses informations, fit

connaître aux explorateurs que la caravane de Calao, bien qu'un peu démoralisée par l'état du négrier, était néanmoins en parfaite situation de défense, et qu'elle avait juré de se venger de ceux qui s'étaient avisés de mettre leur maître en pareil délabrement; que, du reste, il était certain que Calao réchapperait de sa blessure, puisqu'il était homme à se remettre des plus atroces douleurs et que son corps était de ceux qui ne périssent pas.

— Au surplus, ajouta l'Arabe, je suis on ne peut plus heureux de la leçon que vous avez donnée à Calao, car cet homme, nous le haïssons comme le tigre hait la chèvre.

Ce langage ne laissa pas que d'étonner les explorateurs.

D'ordinaire les marchands d'esclaves et les trafiquants d'ivoire forment cause commune, ou du moins se tolèrent avec une indulgence parfaite; et voici que les Arabes, sans plus de détours, non seulement reniaient toute solidarité avec Calao, mais encore manifestaient à son égard des sentiments précis d'une animosité prononcée.

C'était assez bizarre.

— Oui, nous le haïssons, reprit l'Arabe, parce que c'est un bandit, qui abuse de sa force et de sa réputation de témérité. Il nous a volés, et homme.

— Ah, il vous a volés! exclama de Sambry.

— Un jour que nous étions en petit nombre, chargés d'une précieuse cargaison d'ivoire, il nous a attaqués de nuit, dans le désert, et nous a dérobés la plus grande partie de notre avoir. Nous n'étions pas en force pour le combattre et nous avons dû céder. Mais un jour viendra où la revanche sera de notre côté, et alors, gare à lui!

De Sambry eut un éclair dans l'esprit.

— Nous sommes ici pour le combattre. Liguez-vous avec nous, fit-il. L'Arabe hésita une seconde.

— Impossible! dit-il comme navré.

— Pourquoi?

— Parce que des Arabes ne peuvent se lier à des chrétiens.

Une tristesse infinie serra le cœur de de Sambry.

— Toujours les préjugés! murmura le chef. Quelle horreur!

— C'est impossible, reprit violemment l'Arabe; n'en parlons plus.

— Eh bien; alors, nous combattons seuls, et dès demain nous nous lancerons sur les traces de Calao.

— Ne commettez pas cette imprudence.

— Imprudence !
— Certes, et une grande encore.
— Mais enfin, il ne nous fait pas peur ; et la preuve est que deux fois déjà nous avons réussi à lui faire subir une défaite.

— Ecoutez-moi. Calao se rend à Nyangwé, où il est dans sa véritable forteresse. Là il attendra le moment de sa guérison pour se porter à votre poursuite, bien entendu s'il ne vous envoie pas Palimbo, avant cette époque même. A Nyangwé il ne faut pas songer à entamer les hostilités, car Calao y possède de véritables troupes bien organisées, ainsi que des armes suffisantes pour exterminer une plus forte caravane que la vôtre. Donc, si vous vous hasardez sur ce point, vous courez au-devant d'un échec inévitable. Il y a plus : s'il entrerait dans vos plans de faire un stationnement dans la dite ville, croyez-moi, changez d'itinéraire et n'y allez pas. Choisissez plutôt comme point d'atterrissage le village de Makoura ou un autre dans les environs, sur le fleuve. Du reste, vous n'y perdrez rien, si vous tenez absolument à vous mesurer avec Calao, car j'ai appris qu'il a l'intention de pousser une pointe vers ces parages. Plus vous serez éloigné de Nyangwé au moment de la collision, plus facilement vous obtiendrez la victoire.

Tout le monde écoutait en silence le raisonnement de l'Arabe.

Il était trop serré pour ne pas être vraisemblable.

— En effet, fit le chef blanc, vos vues sont d'une logique parfaite.

— D'autant plus qu'avec un gaillard comme Calao il faut jouer un jeu sûr.

— En réalité, je crois que vous avez raison.

— J'en suis certain, moi. Seulement, il n'y a rien qui presse, puisque Calao ne bougera pas avant qu'il soit entièrement rétabli. Or, sa blessure me paraît être de celles dont la guérison exigera encore plusieurs levers de lune. Donc...

— Donc, intervint sir William, nous avons le temps de nous reposer ici, ou plutôt de chasser dans les forêts admirables. Je dis admirables, pour autant que ce mot veuille bien être appliqué au gibier royal, tel que léopards, tigres et même lions. J'en ai vu plus d'un déjà, de ces nobles animaux, qui rôdaient solitairement dans les jungles, à proximité du campement, et je serais bien aise de leur faire faire connaissance avec mon fusil.

— Effectivement, répondit l'Arabe, les fauves abondent dans cette contrée, et j'engage votre chef à tenir bonne garde la nuit, s'il ne

veut pas s'exposer à un rapt quelconque de la part de ces aimables visiteurs.

De Sambry convint de profiter de ce bon conseil, et l'on causa encore bien avant dans la nuit d'une foule de choses touchant à la vie en Afrique.

On arrêta, en outre, que les explorateurs, sur les instances des Arabes, prolongeraient de deux en trois jours leur halte, ce qui allait évidemment leur donner quelques heures de fraternisation en plus.

Heureux et le cœur tranquille, tout le monde se mit enfin au lit, pour s'adonner à un sommeil presque aussi paisible qu'en Europe.

Peu de temps après qu'Arabes et explorateurs se furent séparés, le grand silence de la nature endormie planait sur le camp.

Le ciel était rempli de nuages derrière lesquels la lune se cachait complètement, laissant à peine errer sur l'étendue du paysage un reflet blafard qui ne permettait que vaguement de distinguer les ombres, des lumières indécises.

Les hommes de garde, Mwama en tête, avaient beaucoup de difficulté à voir les objets à quelques pas devant eux et n'en redoublaient que plus de surveillance.

Sir William et l'Arabe devaient avoir raison quant à la présence des fauves sur les lieux, car peu à peu on entendait, sur tous les points, s'élever des hurlements d'abord effacés, puis insensiblement plus profonds, qui se changèrent bientôt en un concert rauque et terrible.

C'était un entrecroisement de sons effroyables que les forêts répercutaient dans leurs échos immenses et sous l'effort desquels les feuilles semblaient frissonner d'une peur mortelle.

De temps en temps quelques uns de ces hurlements se produisaient à proximité des tentes, faisant tressaillir les veilleurs, d'autant plus étrangement que cette musique lugubre frôlait quelquefois les herbes qui formaient la lisière du camp.

Mwama était sur ses gardes.

Le fusil prêt à faire feu, il suivait, avec une attention soutenue, ces bruits nocturnes, qui venaient taquiner son oreille, mais dont il ne put distinguer les auteurs.

— Ça chauffe, se dit-il.

Et il redoublait de précaution.

Pourtant une grande partie de la nuit s'écoula, sans qu'aucun de

ces visiteurs importuns eût l'audace de mettre le nez dans l'intérieur du campement, et déjà les veilleurs espéraient toucher, sans encombre, à la fin de leur tâche, lorsque soudain, de l'autre côté des tentes, s'éleva un aboiement répété.

Mwama tendit l'oreille.

Les aboiements prirent de la consistance.

— Fox ! murmura le nègre.

Il écouta encore et toujours les mêmes jappements retentirent.

— Il y a quelque chose, pensa l'indigène.

D'un pas décidé il s'avança vers l'endroit d'où était parti le tapage, mais soudain il s'arrêta.

La voix du chien était devenue plaintive. C'étaient comme des appels désespérés, des cris de détresse, qui se confondaient avec des hurlements sinistres.

Mwama comprit.

— Un tigre ! murmura-t-il.

Il avançait à pas de loup vers la niche du chien, dont les appels d'alarme diminuaient maintenant de force.

Le ciel était si noir que l'indigène n'y voyait goutte et qu'il dût marcher à tâtons.

A présent, non loin de lui, des grognements de fauve couvraient les cris affaiblis de Fox, et d'un coup, l'esprit de Mwama lui représenta le drame qui se jouait dans l'ombre.

— Un fauve qui attaque Fox ! fit-il, l'âme émue.

Et, sans penser plus loin, sans songer au péril qu'il pourrait courir lui-même, n'ayant devant les yeux que l'existence menacée de son pauvre chien, il s'élança à travers les obscurités de la nuit.

A ce moment un râle suprême s'exhala à ses pieds et il sentit une masse informe, un corps long mais mal défini, frôler ses jambes et disparaître dans les jungles, avec un hurlement de triomphe.

Le brave nègre eut un frisson.

Il devina la vérité.

— Trop tard ! exclama-t-il.

En effet il était trop tard, et lorsque Mwama, à travers les ténèbres laissa aller sa main tremblante dans la niche de Fox, il n'y rencontra qu'un vide affreux et un liquide flasque qui lui courait sur les doigts.

C'était du sang.

Le sang du malheureux Fox, enlevé par un fauve.

Pendant quelques instants, le nègre resta comme pétrifié et se sentit inonder le cœur d'un deuil immense, semblable à celui qui nous prend lorsque la mort nous ravit une existence qui nous est chère.

Des larmes, des larmes amères naquirent sous ses paupières, et roulèrent silencieusement le long de ses joues pour aller, tièdes et tremblotantes, s'effacer dans les herbes.

Il sentit alors ce que c'est de perdre, dans cet éternel enfer de l'Afrique Centrale, un ami dévoué, cet ami ne fût-il qu'un chien.

Cette masse de chair sans âme, ce produit de la nature sans intelligence, cet ilote, ce rien, ce corps brut, il le perdait, et cette perte le faisait pleurer, lui le répoussé de la civilisation, le paria, l'ancien esclave, que le sort avait si longtemps rendu égal au chien ; il pleurait, et cette douleur le soulageait, le rendait plus calme.

Et il conservait précieusement sur ses doigts calleux, le sang de ce compagnon fidèle, comme si c'eût été une relique, une sainte chose.

Insensiblement il se prit à réfléchir et à se demander comment il annoncerait aux explorateurs ce malheur inattendu.

C'était, en effet, un malheur, car Fox était sans doute appelé à rendre encore des services éminents pendant les futures explorations, comme il en avait déjà rendus durant les étapes passées.

Le remplacer était impossible, attendu qu'il n'y avait pas moyen de trouver un chien dans la contrée.

Et puis, tout le monde s'était attaché à cette bête intelligente, qui avait toujours ses caresses prêtes et son instinct merveilleux à la disposition de ses maîtres.

Mais la fatalité l'avait voulu : on ne savait s'opposer à ses tristes lois.

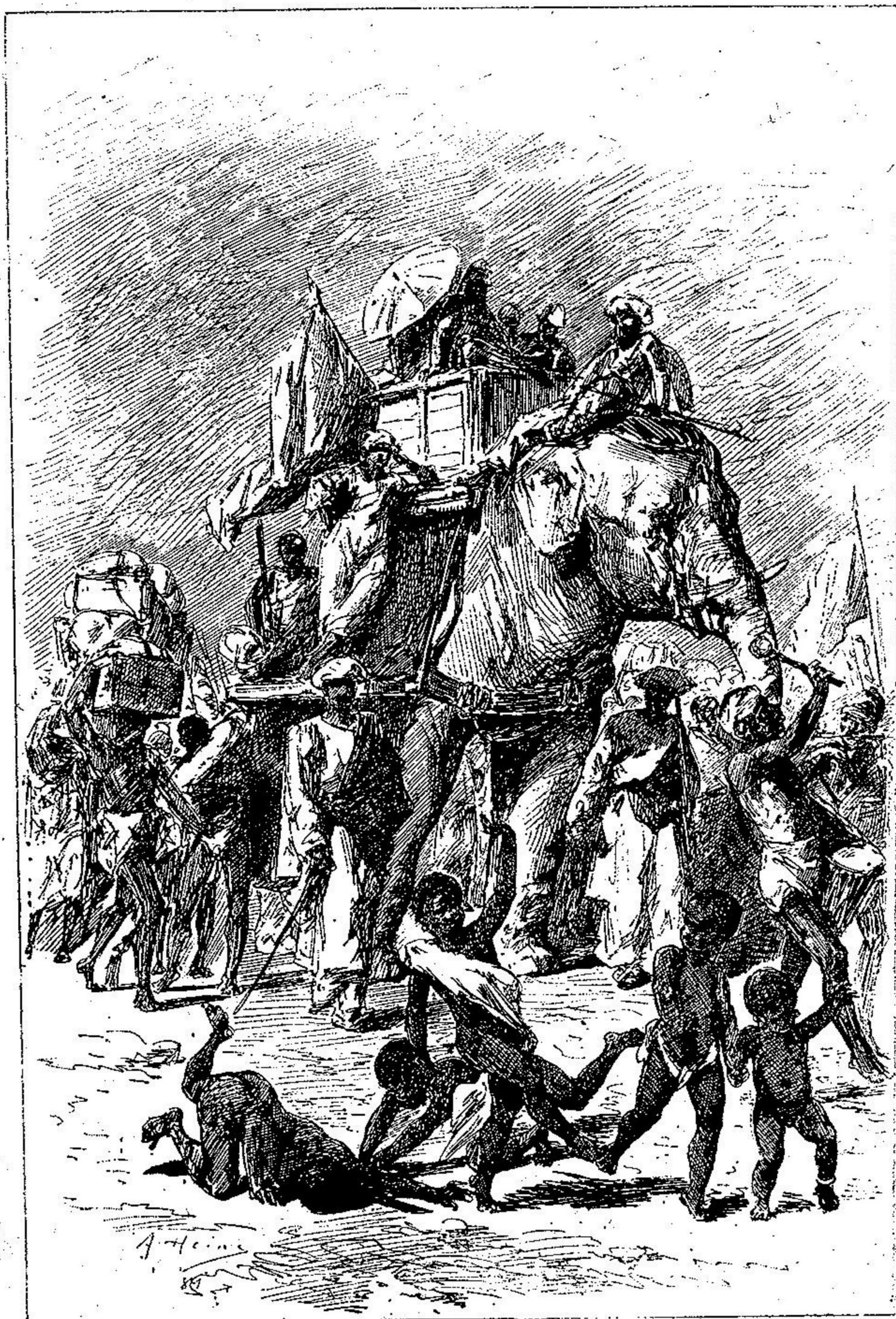
Le serviteur décida qu'il serait toujours temps assez pour les Européens d'apprendre cet accident et résolut de ne pas les réveiller pour cet objet.

Ainsi vint l'aurore et, après lui, le jour resplendissant.

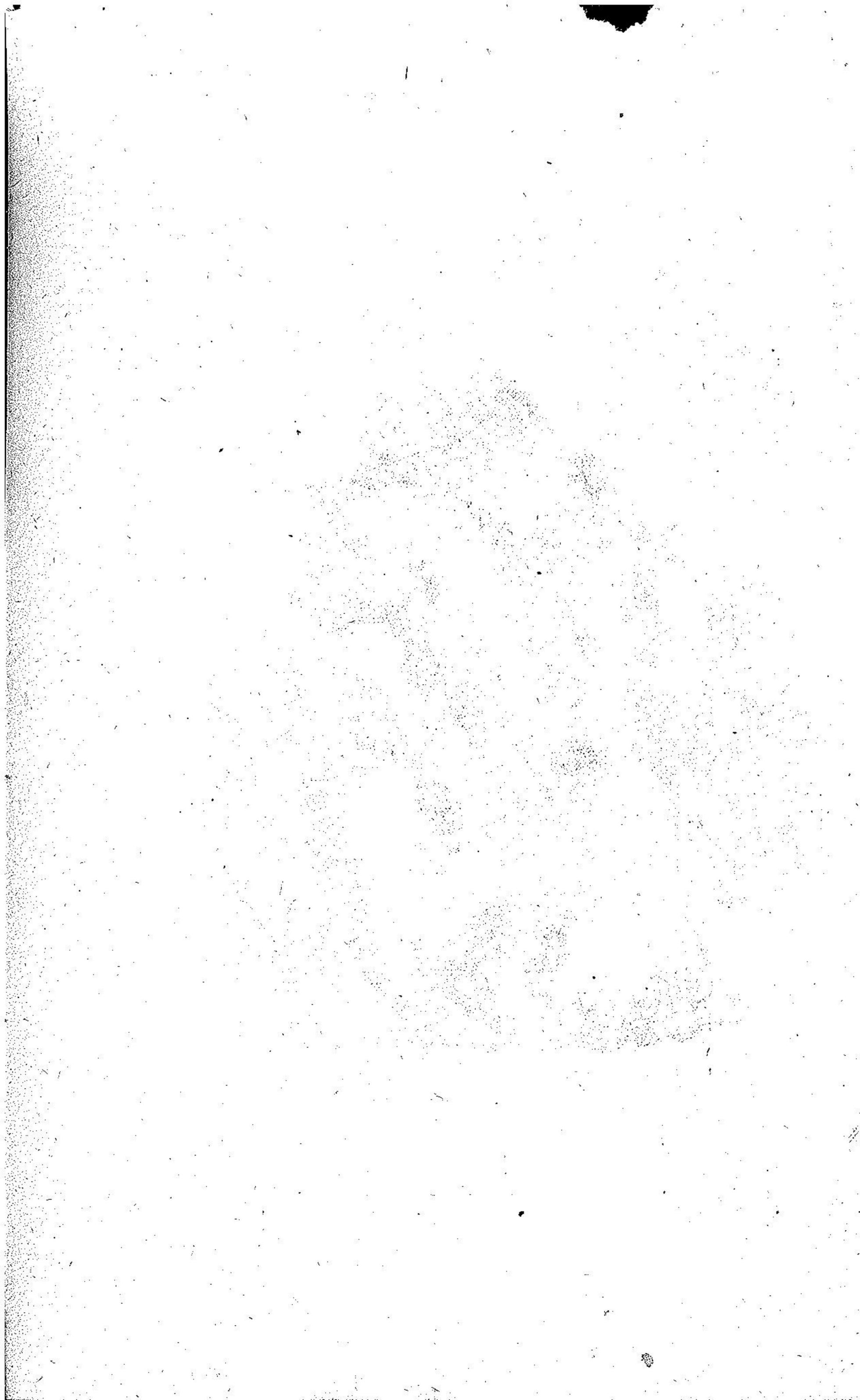
Bientôt le mouvement et la vie renacquirent dans le campement et l'indigène se rendit auprès de ses maîtres pour leur faire part de ce qui était arrivé.

Un cri général de consternation et de pitié accueillit cette communication imprévue, qui jeta un trouble sincère dans toutes les âmes.

On courut vers le lieu du sinistre, mais hélas ! on ne put constater que la présence affreuse des traces qui dénotaient le rapt commis par le fauve.



AU MILIEU DE CE GROUILLEMENT MARCHAIT UN ÉLÉPHANT. (P. 248.)



Sir William semblait le plus affecté de cette perte importante, et se répandait en invectives sur le compte du ravisseur en particulier et de tous les animaux féroces du Continent Noir, en général.

— Mille millions de tonnerre ! s'exclamait-il avec fureur. Si je tenais le brigand, je lui ferais passer un mauvais quart-d'heure.

— Il ne tient qu'à vous de vous en emparer, dit le chef des Arabes⁶ qui était survenu à tout ce remue-ménage.

L'Anglais eut un mouvement de surprise.

— À moi ? demanda-t-il.

— Oui, à vous.

— Mais, mon brave ami, je donnerais volontiers dix mètres d'étoffe pour l'avoir au bout de mon fusil.

— Vous n'avez pas même besoin de fusil.

— Alors, il vient de lui-même ?

— Parfaitement.

— Voilà ce que je voudrais voir.

— Vous le verrez.

— Vous l'inviterez peut-être à dîner ?

— Non, mais il se suicidera.

Sir William en comprit de moins en moins.

Il haussa les épaules, avec un signe d'incrédulité.

— Ecoutez, reprit l'Arabe, la chose est bien simple. Le fauve ayant trouvé la proie facile, et surtout ayant pu l'enlever sans être dérangé, reviendra la nuit prochaine, faire une nouvelle inspection des lieux. Ce sera sa perte.

— Ah, je comprends : nous nous embusquerons pour lui envoyer quelques balles dans la tête.

— Inutile. Nous dormirons paisiblement, comme hier.

— Eh bien, franchement, ce plan-là dépasse mon intelligence.

— Vous allez saisir : lorsque le fauve fera sa seconde visite, il trouvera parfaitement au même endroit une pâture vivante sur laquelle il s'acharnera comme il l'a fait avec le pauvre Fox ; mais aussi, par une combinaison de ficelles ou plutôt de cordons, cette pâture sera en communication directe avec une batterie de fusils qui, lorsque le fauve voudra emporter sa victime, le criblera de plomb.

Sir William faillit danser de joie.

— Ça y est ! s'écria-t-il. Un guet-apens ?

— Ni plus ni moins.

— Et comment le combinerez-vous ?

— Laissez-moi faire.

— Et quelle victime y attacherons-nous ?

— Une chèvre.

— Une chèvre ! Mais nous n'en possédons pas une seule.

— Ce qui n'empêche pas que nous en avons plusieurs, nous autres

— Donc vous nous en vendriez une ?

— A des amis on ne vend pas, on offre.

La bonne confraternité de l'Arabe mit tout le monde en belle humeur, et l'on accepta avec transport ses services.

Cet arrangement contribua à diminuer la mauvaise impression qu'avait produite la mort de Fox.

La haine est quelquefois un remède à la douleur, et les Européens en firent en ce moment, l'expérience.

Sir William surtout brûlait d'impatience, et avalait son déjeuner afin de hâter l'installation du piège conçu.

Il ne dût pas attendre longtemps.

Sous la direction de l'Arabe on entama le travail.

A l'aide de feuilles sèches et de branches, on construisit une espèce de hutte ou plutôt de réduit très-bas et fort étroit, dont les dimensions intérieures ne dépassaient pas les proportions du corps d'un grand fauve.

L'ouverture d'entrée en était large ouverte, afin de permettre à l'assaillant de voir ce qui s'y trouvait.

Au haut de la hutte, l'Arabe fixa quatre fusils chargés, placés en sens divers, mais dirigés tous sur un même point, et à la détente de ces fusils il attacha un système de cordes dont les autres bouts avaient également leur office.

Ceux-ci furent contournés autour des membres d'une chèvre vivante, laquelle fut liée si solidement au sol, qu'elle ne put faire aucun mouvement.

De la sorte, le fauve qui entrerait dans le piège verrait la bête, se jetterait sur elle, et après l'avoir enserrée de ses griffes, voudrait prendre la route des jungles, chargé de son butin.

Mais alors les cordes, tirées par le fauve même, feraient partir les coups, et les quatre fusils à la fois vomiraient sur le voleur leur charge meurtrière.

— Et voilà tout simplement ce qu'il faut, dit l'Arabe.

Les explorateurs étaient dans le ravissement.

C'était effectivement d'une complication si élémentaire qu'un enfant aurait pu le trouver.

Criquet, lui, tapait sur l'épaule de l'Arabe, avec cette familiarité qui lui était propre, et le félicitait chaudement de sa trouvaille.

Le marchand d'ivoire sourit.

— Il n'y a qu'en Europe qu'on ne connaît pas cela, dit-il.

— En Europe vous en obtiendriez bien vite un brevet d'invention, répondit le goguenard Bruxellois.

— Ce qui ne changerait rien à l'utilité du système.

Quoi qu'il en fût, les explorateurs étaient dans la joie, et sir William ne pouvait s'empêcher de répéter à tout instant : je le tiens ; je le tiens, mon brigand !

Tous ces préparatifs avaient pris assez de temps pour qu'on en fût arrivé, sans le savoir, à l'heure de midi. Mais le piège se dressait là, tout prêt, silencieux et morne comme une tombe, dans laquelle le bêlement triste de la chèvre jetait de temps à autre, une note semblable à celle d'une voix sépulcrale.

L'insouciant Criquet ne respectait pas même cette analogie, à laquelle on pensait involontairement.

— On chante le *De Profundis* du fauve, fit-il en riant.

Ainsi vint tout doucement le soir, avec ses grandes ombres et ses reflets mystérieux.

La nuit succéda au soir et trouva les explorateurs mollement étendus dans leurs hamacs.

Ce jour-là Mwama ne montait pas la garde, attendu qu'on n'avait rien de particulier à craindre, ce qui réduisit les veilleurs à quelques simples hommes de la caravane.

En somme, il était inutile qu'il en fût autrement.

Pourtant une certaine tension d'esprit tenait sous son poids les membres des voyageurs, avec la pensée continuellement dirigée vers les résultats du piège construit par l'arabe.

On trouvait difficilement le sommeil et on ne dormit, en réalité, que sur une oreille.

Une partie de la nuit se passa de la sorte et tout le monde, cédant à la fatigue, s'était enfin lentement assoupi.

Soudain un coup de feu brisa le silence nocturne et vint remplir les tentes d'un écho lugubre.

Criquet se réveilla en sursaut, et donnant sans doute suite aux épisodes d'un rêve commencé, il se frotta les yeux en criant :

— Alerte ! Calao ! Bravo Mwama, bien touché !

Presque au même instant un deuxième coup éclata.

Le Bruxellois, toujours sous l'impression de ses sentiments et encore mal éveillé, se mit à crier de plus belle, ce qui secoua dans leur lit les autres compagnons.

De Sambry sauta d'un bond à terre.

— Eh bien, qu'y a-t-il? demanda le chef, pendant qu'il fit flamber une allumette.

— L'attaque! Calao! hurla Criquet.

Mais Sir William qui, lui aussi, s'était levé, lui lança un cordial coup de poing dans le dos, en ajoutant :

— Qu'est ce que vous nous radotez de Calao?

— Oui, le négrier. Aux armes! exclama Criquet.

— Vous êtes fou. Il n'y a pas plus de négrier que sur la main.

Au même instant un hurlement formidable couvrit la voix des causeurs, et ce produisit si près d'eux qu'il semblait sortir de l'intérieur même de la demeure. Ce hurlement se prolongea, entremêlé de bêlements plaintifs et étouffés, et s'éteignit peu à peu dans une sorte de râle suprême, comme le dernier éclat de voix jeté par une bouche monstrueuse.

Ce bruit fit revenir la mémoire à Criquet.

Il se frappa le front et se prit à se battre les flancs.

— Imbécile que je suis, dit-il. C'est le fauve.

— Mais oui, répondit le chef. Il reçoit sa punition.

— Moi je vais dire son Amen, reprit le Bruxellois.

Comme si le hasard avait voulu confirmer les intentions de Criquet, deux détonations se firent encore.

— Le compte y est, fit sir Darly.

Les hurlements devinrent plus affaiblis encore et ne furent bientôt plus qu'une plainte navrante, torturée, expirante.

Puis tout, là dehors, retomba dans un silence complet.

Les explorateurs s'élançèrent vers le lieu du drame, où ils avaient été devancés par Mwama.

Le serviteur s'y tenait, immobile, l'œil en feu et la joie sur les traits, l'arme au pied, devant une masse noirâtre, étendue tout de son long sur le seuil de la hutte.

— Eh bien? demanda de Sambry.

— Le voleur est pris, répondit le nègre.

On s'approcha pour mieux voir, et l'on se trouva en présence du cadavre d'une magnifique panthère, dont les flancs avaient été littéralement broyés par la décharge des fusils. Ce n'était plus, pour

ainsi dire, qu'un amas de chairs pantelantes et difformes, une traînée de sang entremêlée de boue que le puissant animal, dans une dernière crispation, avait fait jaillir autour de lui.

Ses griffes serrées tenaient encore la chair déchiquetée de la chevre mordue dans une rage folle et ne présentant plus que des lambeaux horribles.

Le fauve était mort, bien mort, foudroyé comme par un éclair, sur le corps même de sa victime.

La tentative des explorateurs avait entièrement réussi ; le pauvre Fox était vengé.

On se réunit joyeusement autour du cadavre, sur lequel l'aurore naissante faisait jouer ses premières parcelles de lumière.

Le Bruxellois jubilait, comme un homme qui a le droit de s'attribuer à lui seul la victoire remportée.

Quant à sir William, il était en extase devant cet animal superbe, et son instinct de chasseur se réveillant, il regrettait d'une façon sincère que ce ne fut pas lui qui l'eût abattu.

Les gens des deux caravanes s'accoururent à leur tour, et l'on porta en triomphe, vers le camp, le fauve si adroitement attrapé par l'Arabe.

On en était donc au troisième jour de halte, qui, selon la décision de de Sambry, serait aussi le dernier en cet endroit.

Partant de là, et le trouble de la prise du fauve s'étant un peu calmé, on s'occupa tout tranquillement, chacun dans ses fonctions, des préparatifs de la marche en avant.

Tout le monde trouvait ainsi ses moments comptés, et il n'y avaient que von Ruff et Criquet qui fussent introuvables au campement.

Pour ce qui concernait le savant, la chose s'expliquait aisément, parce qu'on le savait, selon sa louable habitude, en train d'herboriser dans les environs ; mais l'absence de Criquet était moins claire.

On l'avait vu un moment, après déjeuner, causer avec les gens de la caravane arabe, puis se diriger avec eux vers leurs tentes, à l'autre bout de la place. Depuis lors il était devenu invisible.

D'abord on s'en était quelque peu alarmé ; mais, comme on le savait en compagnie d'amis, on ne s'en était pas plus longtemps occupé.

— D'ailleurs, avait conclu de Sambry, je gage qu'il est encore en train de combiner quelque farce nouvelle, là-bas.

On s'en était tenu à ce propos et l'on avait poussé la besogne jusqu'à l'heure du dîner. Criquet ne revenant toujours pas, on se mit à table sans lui, lorsque soudain, à peu de distance, s'éleva d'entre le taillis, un bruit formidable de voix et de cris, d'exclamations assourdissantes mêlées de chants et de roulements de tam-tam.

Le premier mouvement était de croire à l'invasion subite d'un ennemi quelconque, mais les notes joyeuses qui sortaient de tout ce tintamarre paraissaient prouver le contraire.

On fut bientôt au courant du fait, car tout-à-coup se détachait de derrière la verdure une troupe de gens, Arabes et nègres, dansant, gesticulant, se roulant dans l'herbe ou battant le tamtam, à faire crever le tympan des oreilles les plus résistantes.

Au milieu de ce grouillement marchait un éléphant, de taille colossale, richement caparaçonné de rouge et de vert, comme s'il s'agissait du voyage ou de la réception d'un puissant des Indes.

L'animal était guidé par deux Arabes et sur sa tête énorme était assis nonchalemment son cornac, la pique au poing.

Mais ce qui défrayait toutes les idées, ce qui semblait fabuleux, c'est que dans la cage toute ornementée de drapeaux que le pachyderme portait sur le dos, se trouvaient Criquet et von Ruff, le premier chantant à tue-tête et se faisant abriter contre le soleil par un grand parasol que tenait au-dessus de lui un jeune nègre.

Les explorateurs ne purent en croire leurs yeux.

Tout cela avait l'air d'un rêve, d'une vision charmante faisant partie d'une figuration quelconque d'opéra-comique.

Et le Bruxellois s'amusait toujours là-haut, comme un petit dieu, resplendissant d'orgueil, tandis que von Ruff tirait une figure ennuyée et peureuse qui attestait ouvertement que le malin Bruxellois avait eu le talent de l'embaucher, malgré lui, dans cette hilarante partie de plaisir.

Pour le coup, cette scène de haute fantaisie dérida les explorateurs. D'ailleurs, comment rester sérieux, en présence de pareille exhibition:

— Je l'avais prévu, fit le chef blanc. L'absence de Criquet ne pouvait s'expliquer autrement que par une combinaison de ce genre.

Cependant le groupe des manifestants se rapprocha et vint s'arrêter au milieu du campement.

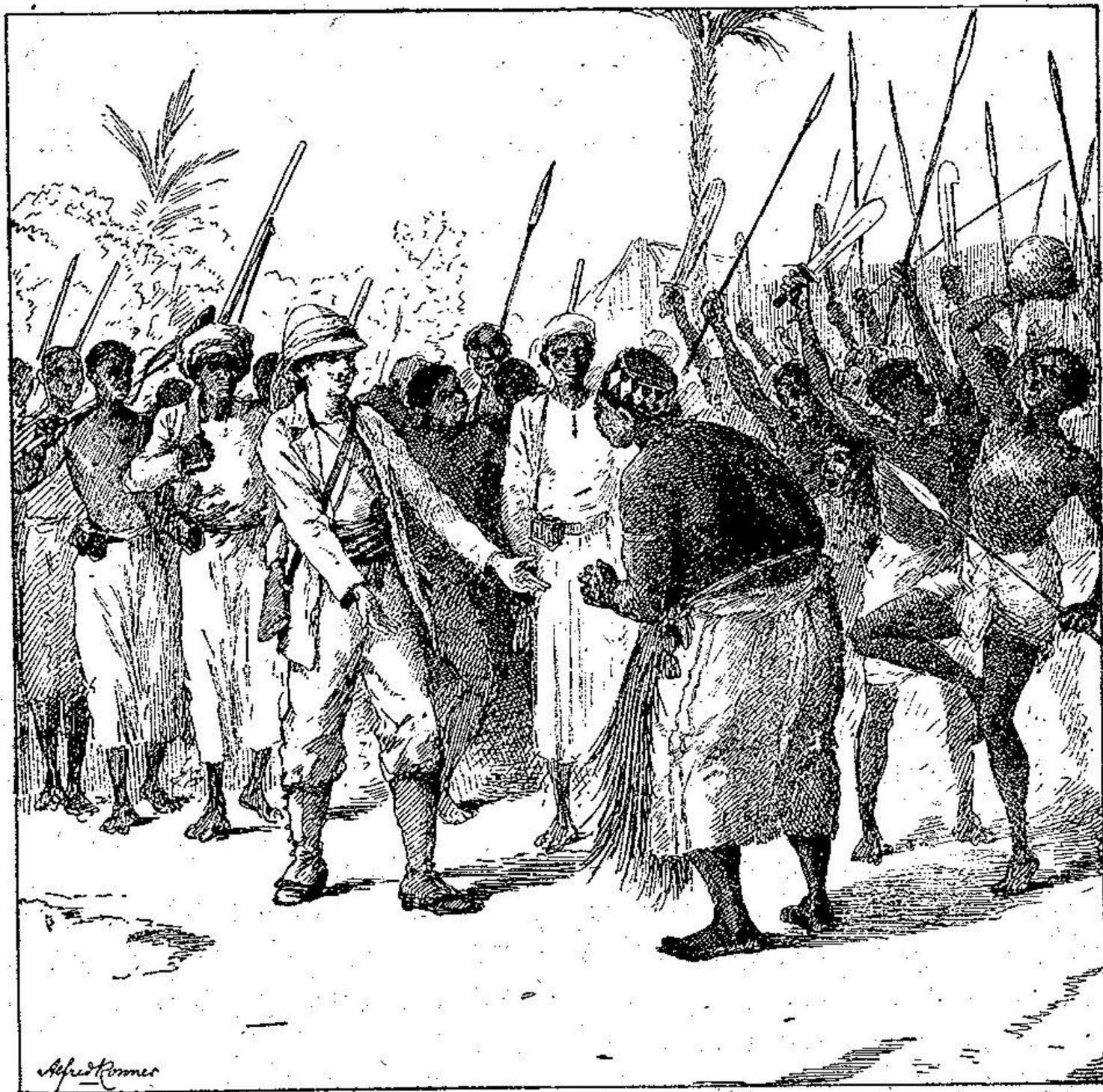
Alors Criquet et von Ruff descendirent majestueusement de leur trône et mirent pied à terre, sous les éclats de rire des spectateurs accourus de tous les points du camp.

— Nous venons offrir nos hommages à nos amis les explorateurs, dit le Bruxellois sur un ton cérémonieux.

Puis, se tournant vers le savant :

— Saluez donc ces Messieurs, ajouta-t-il.

Dérouté et affolé par tout ce vacarme, von Ruff s'exécuta machinalement et se courba dans une révérence archi-comique.



IL PRÉSENTA LES DEUX MAINS AU NÈGRE. (P. 259)

Le pauvre naturaliste ne savait réellement plus où donner de la tête.

— Nous venons prendre place au banquet préparé à notre intention, reprit Criquet, en couvant d'un œil avide la table dressée.

— C'est-à-dire si nous voulons bien vous le permettre, répondit le chef, qui prit la chose de gaieté de cœur

— Et vous devez en être tout heureux.

— Mais dites-moi donc quelle mouche vous a piqué, pour avoir inventé cette farce.

— J'ai voulu fêter, par un cortège naturaliste, le dernier jour que nous passerons en compagnie de nos camarades, les arabes.

Décidément, la plaisanterie était charmante, et tout le monde la prit comme telle.

Même, pour consacrer le plaisir général, de Sambry invita les chefs Arabes à partager le repas, et fit une distribution de vivres au personnel des marchands d'ivoire

Chacun était dans un ravissement complet et l'on fraternisa jusqu'à la nuit tombante.

Alors le chef blanc remit sur le tapis les projets futurs et confirma le départ pour le lendemain de grand matin.

Puis on s'en alla retrouver sa couche, satisfait de la journée dans laquelle l'esprit léger de Criquet avait su mettre une note aussi joyeuse.

XXI

CRIQUET FAIT DES SIENNES

Dès l'aurore on fit ses adieux aux Arabes et l'on se mit en route.

— Nous suivrons les conseils des marchands d'ivoire en nous écartant de Nyangwé, dit le chef blanc.

Cette mesure remporta l'approbation unanime.

On cheminait d'un pas dégagé, avec le bon ordre habituel, et ce qui était plus, les quelques jours de repos qu'on avait goûtés regaillardaient le corps et donnaient aux sens cette satisfaction intime que d'aucuns appellent la force morale.

On bavardait sur toute la ligne, sous l'impression d'une confiance absolue dans l'avenir ; et certes, si en ce moment, Calao et ses brigands se fussent avisés de cogner les voyageurs, ceux-ci eussent étouffé leurs tentations criminelles, comme on étouffe les cris impuissants d'un être qu'on domine.

Toutes les figures étaient éclairées de ce nuage serein qui dénote le calme de l'âme et qui annonce dans l'homme, une foi absolue en lui-même.